



HAL
open science

Derniers souvenirs d'un paysage langagier alsacien

Pierre Vogler

► **To cite this version:**

| Pierre Vogler. Derniers souvenirs d'un paysage langagier alsacien. 2024. hal-04654647v1

HAL Id: hal-04654647

<https://hal.science/hal-04654647v1>

Preprint submitted on 19 Jul 2024 (v1), last revised 12 Dec 2024 (v5)

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Derniers souvenirs d'un paysage langagier alsacien

Résumé. – *Le parler de Mulhouse (Haut-Rhin) – et particulièrement celui d'un quartier ouvrier – montre des particularités qui tiennent à la qualité sociologique et au comportement des locuteurs. Il ne s'agit plus que de traces mémorielles, précieuses aujourd'hui pour cette raison même. Les documents respectent les normes communes de l'API.*

1. Le dialecte de Mulhouse était qualifié de /milhy:sʁ̥d̥iʁ̥/ 'allemand de Mulhouse' ou éventuellement d'/elsasʁ̥d̥iʁ̥/ 'allemand d'Alsace' – mais jamais simplement d'alsacien. Plus couramment, on s'y référait, sans autre précision, comme à un allemand local, sans d'ailleurs avoir une conscience claire de sa parenté avec la koinè. On entendait /sɔ̃ʁ̥ s̥ d̥ox uf d̥iʁ̥/ 'dis-le donc en allemand !' en cas de difficulté à s'exprimer en français' – ce qui était habituel. Universel à la fin de la dernière guerre, en tous lieux et dans tous les magasins, on doit considérer qu'il est moribond aujourd'hui. Il faut en effet avoir beaucoup de chance pour en entendre des bribes dans une grande surface : bien des langues y sont autrement présentes à côté du français ! Rappeler aujourd'hui ce qu'a été une (petite) partie du paysage langagier de ce qui n'est plus qu'un 'territoire' limité du Grand Est semble relever de l'inutilité : on le réservera aux futurs lexicographes, mais également aux nostalgiques d'une réalité linguistique du passé, qui a été très vivante.

2. L'habitant lui-même était souvent présenté comme un /d̥isi/ 'type' (<(Jean-Bap)tiste) – terme qui a servi à désigner les Alsaciens en Suisse... Les 'compatriotes' alsaciens étaient en général mal connus et faisaient l'objet de catégorisations défavorables quand on voulait se souvenir de leur existence. Ainsi, les Strasbourgeois et autres Bas-rhinois, qualifiés de /b̥e:gs̥ʁ̥/, au 'parler traînant, désagréable' – terme qu'à Strasbourg on applique aux Lorrains... Vus de là, les Haut-rhinois sont d'ailleurs blagués à leur tour comme plaçant à tout bout de champ des /am̥/ 'bien sûr', inconnus ailleurs. Le sud incarnait un monde rural : le /sund̥g̥oib̥y:ʁ̥/ 'paysan du Sundgau' se distinguait de ceux qui se sentaient citoyens par excellence. Les voisins suisses étaient considérés comme fondamentalement proches – et l'on n'oubliait pas l'ancienne et longue alliance de Mulhouse. En dépit d'une certaine admiration, ils fournissaient tout de même des occasions de moqueries : bâlois ou bernois, les /fviʁ̥s̥r̥l̥o:li/ sont d'une lenteur proverbiale (du moins supposée !) dont on ne cesse de s'amuser. Quant aux francophones des Vosges, longtemps qualifiés de 'Français de l'intérieur', on leur appliquait le qualificatif plutôt mystérieux de /lab̥ala/... Outre-rhin, /d̥ fvo:va/ 'les Allemands (<Souabes)' témoignent du fait qu'on s'opposait surtout, comme il était courant dans la Teutonia, à des voisins géographiquement apparentés, mais encombrants. Quant aux Américains, ils étaient réduits à un détail frappant : /d̥ fviŋgum/ 'les Chewing-gums'.

3. On fera un sort ici au quartier ouvrier le plus important du nord de la ville, la 'cité', contrastant au sud avec /d̥ʁ̥ ra:b̥arg/ le 'Rebberg (colline aux vignes)', réservé aux villas

chics des industriels de la grande époque – qu'on n'évoquait pas avec une sympathie excessive – et à tous les gens aisés qui les ont suivis et dont les intérêts demeuraient très éloignés de ceux des ouvriers. Hors du quartier, il y avait un autre monde qu'on ne connaissait que de loin et dont l'opposition reproduisait la structure géographique de la ville de manière caricaturale. On y possédait des /va:ga/ 'voitures', souvent américaines, sans rapport avec les quelques modestes /bʰufbʰiʀ/ 'petites motos' que l'on trouvait dans le quartier. À peine usait-on à l'occasion de qualificatifs comme /a no:vliʀ hɛʀ/ 'un Monsieur très soigné' et /ʃe:n v:gleʒd/ 'bien habillé', avec qui les contacts linguistiques impliquaient un comportement qu'on appelait /s naɖala moxa/ 'faire (faussement) les jolis'. Il est vrai que, vus de l'extérieur, les jeunes méritaient à leur tour le nom de /siɖevogʃ/ 'voyous de la cité', vision facilement étendue à l'agglomération elle-même : /milhy:sʀly:sʀ/ 'garnements de Mulhouse'... Quoi qu'il en soit, la conscience de la petite entité était forte et l'on parlait de se rendre /en dʒ dʒoɖ/ 'en ville' pour y faire des emplettes au /marg/ le 'marché'. La rude égalité des gens de la 'cité' ne souffrait guère d'exceptions et le refus d'une hiérarchisation sociale trop marquée jouait dans un sens qu'il est sans doute possible de rapprocher de ce qu'on observe dans d'autres régions alémaniques. Il n'est pas question ici d'une quelconque conservation de la tripartition dumézilienne ! On ne trouve pas ce qui caractérise un village provençal à la Pagnol, point de boulanger avec sa femme incarnant la troisième classe, ni d'aristocrate 'plein de médailles', ni d'incarnation de la première classe sacrée des curés ou des instituteurs. Les représentants de la /kʰerx/ 'église', bondée le dimanche et vide aujourd'hui, faisaient étroitement partie de la petite société et s'exprimaient en dialecte. L'enseignement primaire était intégré de même et tout le monde allait à la /hibʃyal/ 'école' (<Hipp Schule – du nom d'un inspecteur), où les /hogabli:vʀ/ 'redoublants (qui restent assis)' étaient moqués. On usait de la forme mulhousienne commune du parler, mais son emploi montrait des particularités qu'on est tenté de relier à une attitude générale, de nature psychologique – et presque ethnique – plus qu'à ses caractéristiques grammaticales.

4. Le quartier est limité peu ou prou, au nord, par /dʒ nordbɔnhof/, communément /dʒ nordi/ 'la gare de triage de Mulhouse-Nord', au sud, par /s ʃdʀe:sla/ 'la petite route', autrement dit l'avenue Aristide Briand, à l'ouest par /s dɔlfyasa/ '(l'usine) DMC', et à l'est, par /dʒ dɛʒdkʰvno:l/ 'le canal couvert' de dérivation. L'unité architecturale du quartier tient à l'allure de ses /sitehi:sla/ 'maisonnettes de cité', garnies de /ʃe'ro:nium/ 'géraniums', avec /kʰalʀ/ 'caves' et /bɛ:na/ 'greniers', pourvues de /ga:rdla/ 'jardinets', de /loɖaɖsy:n/ 'clôtures à lattes', de /kʰɛŋgalaʃdol/ 'clapiers'. Les chiens ne manquaient pas : il s'agissait souvent de /kʰɛʃɖlaradi/ 'bâtards (logés dans une caisse)'... L'ensemble est traversé d'un réseau géométrique de /ganʃla/, étroits 'passages piétonniers' aux noms conformes : /s fo'sonaganʃla/ 'le passage des faisans', /s ʃlosʀganʃla/ 'le passage des serruriers'. Le tout était encore éclairé de /go:slɔɖarna/ 'lanternes à gaz' et pourvu de /bʰfioʃdʀ/ 'pavés'. Un important ensemble de jardins ouvriers, maintenant bâti, à l'extrémité nord, /dʒ landʃla/ 'les petites campagnes', était bordé d'un /ʃudva:g/, un 'chemin non macadamisé', où l'on apercevait parfois une /dɔmbʰivolɖsa/ 'dameuse à vapeur'. Les enfants y jouaient aux /gleʒʀ/ 'billes' ou au /ru:ri/, à la 'toupie', et y attrapaient des /e:glasla/ 'lézards'... La toponymie alentour conservait son allure traditionnelle, du voisinage de /durni/ 'Dornach', à /bʰfoʃd/ 'Pfastatt' ou /garvilʀ/ 'Guebwiller' au nord, à quoi se rajoutaient les installations du /ʃoxd/, l'ensemble des puits des mines de potasse. Plus à l'ouest on trouvait /rainiga/ 'Reiningue', /sana/ 'Cernay', /dɔn/ 'Thann', en passant par /s ogsafald/ 'l'Ochsenfeld', où César est censé avoir vaincu Arioviste, au sud, /vldkʰerx/ 'Altkirch', /bʰferd/ 'Ferrette', enfin à l'est,

/riadʃa/ 'Riedisheim', /hɔ̃ʃsa/ 'Habsheim' et son aéroport. Le paysage de la plaine ne jouait guère de rôle en dépit d'une rivière, /d̥ el/ 'l'Il'. Parfois on poussait jusqu'à /kʰolmɾ/ 'Colmar', au dialecte assez différent. Quant à /d̥ ri:/ 'le Rhin' – parfois qualifié de /baxla/ 'ruisseau' – on n'en jouissait qu'en se rendant à /bɔ̃sɪ/ 'Bâle'... La plupart des noms de commerce n'avaient encore rien de français : /d̥ b̥eg/ 'le boulanger', /d̥ meɟsɾ/ 'le boucher', /s melxɟafɟ/ 'la crèmerie', /d̥ ɔ̃ba'de:ɟ/ 'la pharmacie'. On s'y rendait avec /a kʰerɟala/ 'une corbeille', /a ɟarnla/ 'un 'filet', /a melxkʰanla/ 'un bidon à lait'. Les anciens se souvenaient des articles venant de /fo:ɾmɟriag/ 'd'avant-guerre', très appréciés... On attendait le passage du /d̥ragɟyarmɔn meɟ sim ros/, le 'boueur' avec son cheval, du /ɟd̥ro:saveɟɾ/ 'balayeur municipal', du /kʰo:laby:ɾ/ 'livreur de charbon', du /syɾɟryɟɟni:d̥ɾ/ 'coupeur de choucroute', du /kʰamifa:ɟɾ/ 'ramoneur'. Parfois résonnaient encore les appels chantonnés des marchands ambulants, demandant à ramasser /kʰɟngalɔ̃els, lumɔ̃a, ɔ̃lɟ i:sa/ 'peaux de lapins, chiffons, vieille ferraille'...

5. Beaucoup travaillaient dans une bruyante /ɟbenɾei/ 'filature' ou bien, plus loin de la 'cité', à la /ɟiasɾ'ei/ 'fonderie'. La sirène quotidienne de l'usine DMC attenante invitait au départ au travail de quart d'heure en quart d'heure : /s habɟ/ 'ça sonne !'. Le paysage humain se distinguait par sa nature expressive. Le coup d'œil, vif et goguenard, stigmatisait divers défauts :

/kʰold̥ri/ 'grossier'
 /ɟvid̥ri/ 'jacasseur'
 /rad̥ɟa:sa/ 'bavarde (à balai)'
 /ɟlɟɟi/ 'bousilleur'

Au /verɟshys/ 'bistrot', très fréquenté le dimanche, le rapport à la boisson et les comportements excessifs des habitués, au-delà du /fiard̥ala visɾ/ 'quart de blanc', étaient traités sans concession, mais avec humour :

/syɟbi:la/ 'soiffard'
 /vi:meɟla/ 'mouche à vin'
 /aina seɟsa hɔ̃:/ 'en avoir une (bien) assise'
 /a kʰeɟda hɔ̃:/ 'en avoir une caisse'

Quelques éléments culinaires comptaient parmi les marques du groupe, tels la /ɟsevalasub̥a/ 'soupe à l'oignon', les /flaiɟnaga/ 'escargots de viande', le /ɟvid̥ɾkʰa:ssɔ'lɔ:d̥/, la modeste 'salade de fromage suisse'. La bière se buvait dans un /humɔ̃a/, un verre d'un demi litre (<hanap). Le seul /kino/ 'cinéma' du quartier, /s ɟd̥arni/ 'l'étoile', fonctionnait le samedi. L'été, /s ɟlasfo'vɾeɟla/ 'le glacier' populaire, était pris d'assaut. Dans la police, /a ɟuɟɾ/ 'un flic' – peu présent ! – gardait encore le modèle allemand (<Schupo). De l'une des paroisses dépendait /s ɟaɟala/ 'le cercle' musical (avec orchestre, chœur, solistes), capable de monter un opéra encore dans l'immédiat après-guerre. Les plus décidés des mélomanes fréquentaient le joli /ɟd̥ɔ̃deɔ̃:d̥ɾ/ 'théâtre municipal' : on n'aimait pas trop la /ɟinɟɟɟmɟsig/ 'musique de bastringue'.

6. Il faut ajouter à cela les fréquentes extensions dominicales extra-citadines, au bord de la rivière voisine, /d̥ d̥olra/ 'la Doller' – malgré la proximité d'une usine chimique, /d̥ ɟɟɟɟɟɟɟɟ/ 'la 'boutique' puante' – au /lyɟɟɟɟɟɟvɟld̥/, le 'bois de Lutterbach', ou plus éloignées, au sommet du Rebbert, couronné d'un /ɟso'lɔ:ɟiɟ/ 'zoo'. Enfin, restaient les excursions, très aimées, vers les lacs des Vosges alsaciennes, /ɟd̥arnse:/ 'lac des étoiles (dit des perches)', /lɔixase:/ 'lac de la Lauch', /fo:ɾlaveiɾ/ 'étang des pins (dit des truites)'. À partir de /ɟuld̥ɟɟ/ 'Goldbach' dans la vallée Thann, on se rendait dans les /fo:ɟe:sa/ 'Vosges', /ɟs̥ fyas/ 'à pied' jusqu'au sommet du /b̥elxa/ 'Grand Ballon', ou au

/mɔrgʃdai/ 'Markstein' en hiver. Au-delà, on atteignait /s menʃdɔpɔ:l/ 'la vallée de Munster'...

7. Ce tableau n'est plus d'actualité : tout ce vocabulaire a disparu, en même temps qu'une certaine façon de vivre. Il avait un arrière-plan de plus en plus prégnant que l'Abbé Grégoire dépeint dès 1794 : « C'est surtout vers nos frontières que les dialectes communs aux peuples des limites opposées établissent avec nos ennemis des relations dangereuses ». Tout ce qui n'a pas le sceau du modèle jacobin, figé dans le marbre, a puissamment contribué à interioriser un sentiment décrit comme une 'honte' de l'accent par les intéressés eux-mêmes. Il faut rappeler les constantes moqueries françaises – reprises par l'oligarchie /ho:xmiadig/ 'hautaine' des propriétaires d'usines. Le parler a été plaisamment qualifié de '*schpountz*', avec ses 'noms à coucher dehors', où revient la confusion supposée des consonnes sourdes et sonores (opposant en réalité des réalisations à glotte fermée (les 'sourdes douces') et ouverte (les 'aspirées'). Il en va de même du rejet des accumulations de consonnes. Les séquences de consonnes sont escamotées ou réarrangées, y compris dans la bouche des intellectuels : on entend [*sidfrik*] pour 'Siegfried'... Dès lors qu'il s'agit de termes étrangers, ils sont à traiter avec mépris, dans le même temps qu'à l'inverse, on relève le moindre accent dans la bouche des non-français. La quasi-abolition du dialecte en deux générations, avec une période illusoire de bilinguisme – car ce qui est nouveau efface l'ancien – s'est opérée sans états d'âme. Certains sont d'ailleurs prêts à la prochaine étape : le passage à l'anglais, plus que menaçant. Les invitations (et plutôt menaces à l'école !) des années d'après guerre ('c'est chic de parler français') supposent en tout cas qu'il n'est pas chic de parler alsacien et que sa disparition n'a pas à être regrettée à l'endroit où il croyait régner naguère de manière pérenne !

